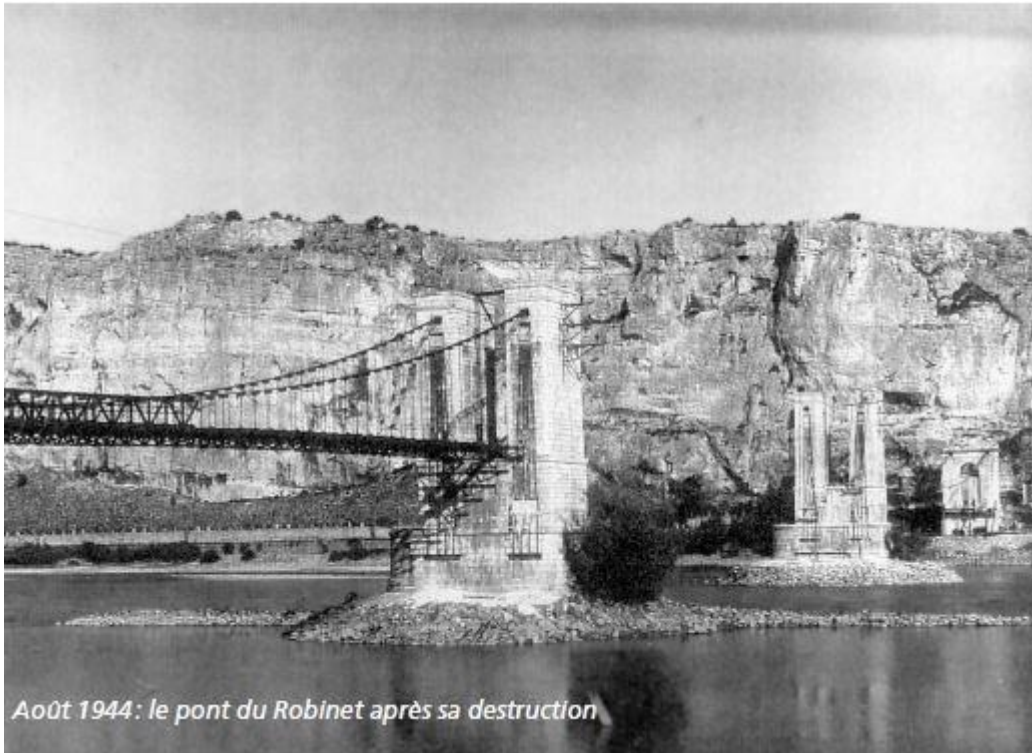


QUELQUES SOUVENIRS DE TEMPS DE FIN DE GUERRE

Texte d'Odette Peloux - photos issues de la collection personnelle de Jean-Claude Guiraud



À Donzère, un groupe peu important de soldats allemands occupait la station téléphonique (actuellement immeuble Marijade route de Koenigsberg), certains patrouillaient le soir, quelques-uns circulaient à bicyclette. Quelques engins de guerre passaient...

Aux préoccupations des habitants : déplacement, ravitaillement s'ajoutaient celles des nouvelles militaires en France et sur les différents fronts. Aussi était-on suspendu à l'écoute des émissions de la TSF, surtout le soir. On était très au courant des heures et des longueurs d'onde : celle de Sottens (Suisse) et tous les soirs à la recherche de la meilleure audition de la B.B.C. (Londres), (la plus courte longueur d'onde pour échapper aux brouillages). Mais attention ! fenêtres, volets et portes fermés (à clé.. on n'est jamais trop prudent !). Et même lorsqu'on arrête l'audition, on le fait sur un innocent poste français !



Après des bombardements vers Toulon, on vit arriver quelques familles (la Drôme était département d'accueil du Var). On les installa plus ou moins bien dans des maisons inoccupées. Je me rappelle avoir quêté des couverts de porte en porte... Et même un soir, au moment d'organiser les chambres, je m'aperçus qu'une jeune fille ayant la charge de 2 ou 3 jeunes sœurs, n'avait pas de couverture pour elle (que faire sinon aller en chercher une, à mon lit ...). Et le lendemain, les petites Toulonnaises s'installèrent dans nos

classes parmi nos élèves.



Nouvelle arrivée dans ma classe, un matin de mars 1944 : un lieutenant autrichien venait réquisitionner l'école c'est-à-dire les deux classes annexes et les logements des maîtresses.

Je décidais donc d'aller voir le maire, car nos écoles appartiennent à la commune gérée par le conseil municipal, présidé par le maire. Mais depuis la défaite de 1940, toute l'administration était modifiée : il n'y avait plus de République Française mais un État Français, plus de Président de la République mais le Maréchal Pétain, etc. Dans la plupart des communes il n'y avait plus de maire ni de conseillers municipaux élus mais une Commission Spéciale nommée. J'allais donc demander à ces notables qu'on m'attribue des pièces convenables. Celles que l'on examina ne l'étaient pas du tout. On me proposa de fermer l'École, ce que je refusai... Donc, je n'avais qu'à chercher...

Le gros problème était de trouver un logement pour ma collègue, la maîtresse de la classe enfantine, car elle avait une grande famille : son mari était prisonnier de guerre, elle avait un petit garçon de 4 ans et vivait avec des parents âgés en mauvaise santé et un jeune frère de 16 ans (qui travaillait à la Chocolaterie). Je pensais que des

maisons bourgeoises occupées seulement pendant les vacances et contenant de grandes salles à manger pourraient faire l'affaire. Heureusement, je rencontrais de temps à autre dans les locaux où l'on travaillait pour les « réfugiés » (au titre de la Croix Rouge) une vieille dame très aimable Mme Letord. Elle connaissait des maisons qui correspondaient à mes besoins. Je lui racontais mes ennuis et elle réfléchit longuement : elle pouvait disposer de la maison d'une parente ayant une petite cour agréable et une salle claire où la classe des « petits » serait très bien. Attendant, une maison modeste mais une cuisine et trois chambres pourrait contenir la famille de ma collègue. Par ailleurs, elle pensa à des cousins de Lyon qui venaient à Donzère pendant les vacances dans une maison touchant le village, proche d'une fontaine et de la maison qui allait servir à la classe enfantine. La classique salle à manger serait suffisante (bien que contenant trois buffets !), un petit pré s'appellerait « cour » ! Le problème était mon logement... Finalement, la cousine venue de Lyon, Mme Simonet, me prêta une chambre au 1er étage (ou plutôt 1/4 de chambre car elle était occupée par une alcôve et son lit, une table à toilette et un superbe secrétaire). J'arrivai à caser ma commode et un petit divan (qui s'appellerait « lit »). Un charmant guéridon et une bergère usagée mais confortable complétèrent mon logement. Pour le petit déjeuner, je faisais cuire des grains de blé, passés au moulin à café et assaisonnés, faute de beurre, de sel au cèleri : sorte de soupe cuite sur un petit réchaud électrique posé sur la tablette de la cheminée (cheminée qui était tout le chauffage de la pièce). Je prenais mes

repas dans un restaurant bien sûr modeste mais suffisant, peu distant de l'école (actuellement le café de la poste).

Les sorties se faisaient à vélo, toujours avec prudence : par exemple j'allais à Pierrelatte chez une amie mais je devais rentrer avant le couvre-feu de 16 h 30 (sinon je m'arrêtais dans une ferme où je laissais le vélo et je rentrais à pied).

Le déménagement dut se faire en quelques jours : cantonniers et menuisiers amis s'en chargèrent avec des charrettes. Ma collègue avait trop à faire : on expliqua aux parents des « petits » qui gardèrent leurs enfants un jour, mais la classe des grandes ne ferma que le jeudi, normalement. La veille, le mercredi la rentrée de la récréation de l'après-midi fut close solennellement. Il faut dire que depuis la rentrée 1940, chaque école avait un mât portant un drapeau qui devait être hissé puis descendu chaque jour (ce qui était parfois oublié...)



Mais ce mercredi, à la fin de la récréation, mes élèves, sur un signe, se rangèrent silencieusement ; l'aînée vint avec moi au pied du mât, et, sur un mot, amena les couleurs que je repliai soigneusement en tenant la moitié seulement du bleu et en faisant pendre tout le reste devant moi. Sur un signe, les élèves se mirent en rang et allèrent s'aligner au pied de

l'escalier (car la classe était au premier étage). Les soldats allemands étaient en train de rentrer leur matériel dans le couloir. Nous nous arrêtâmes quelques minutes devant leurs yeux étonnés. Toujours silencieusement, nous refermâmes la classe... Et le vendredi, l'école fonctionnait normalement dans les nouveaux locaux.

L'atmosphère devenait plus lourde. Un matin un père de famille m'amenant ses enfants en classe s'approcha, le regard grave bien qu'amical : « Mademoiselle, on se bat à Marsjanne... ». Il savait que mes parents habitaient ce village très proche d'une forêt que l'on murmurait abritant des groupes armés pour la plupart des jeunes gens ayant été réquisitionnés par l'armée allemande (c'était le S.T.O. soit le Service du Travail Obligatoire). Mais beaucoup s'y étaient refusés : c'étaient des réfractaires, ils s'étaient fait faire de fausses cartes d'identité et vivaient dans les fermes isolées où on les nourrissait. Peu à peu, ils s'étaient organisés et armés : on parlait de l'A.S. (Armée Secrète) des F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur)... Les Allemands le savaient peu ou prou et de temps à autre ils faisaient une expédition vers un village suspecté. C'est ce qui s'était passé la veille. À Montélimar, on avait vu partir une colonne avec mitrailleuse, soldats et camions, et on avait vite su que c'était en direction de Marsanne... Bien sûr, le lendemain matin, je sortis mon vélo et surveillant bien chaque bosquet, je pris la route de Marsanne... Il n'y avait pas de destructions dans le village, mais tous les gens étaient bouleversés. Mes parents, très pâles, me racontèrent les faits : quelques jours avant, les gendarmes avaient été désarmés par des réfractaires. Craignant la riposte, la plupart s'éparpillèrent le plus loin possible (y compris un ami !). Mon père, secrétaire de mairie avait dû conduire tout un groupe de militaires à la ferme du maire qui se fit tabasser sérieusement... Plus grave, dans la forêt,

un cabanon avait été incendié... La guerre s'intensifiait... Des villages voisins eurent de terribles « descentes » entraînant fusillades, arrestations (des plaques témoignent).

Par ici, il n'y avait que des escarmouches de ce genre, mais dans des régions montagneuses où des réfractaires étaient nombreux et armés ce fut vraiment « la guerre ». Des armées allemandes s'attaquèrent au Vercors, des planeurs débarquèrent...

À la fin de l'année scolaire, après les épreuves du certificat d'études, les bombardements grondèrent. Aux vacances, je quittai Donzère.

Le 15 août, tous les ponts furent violemment attaqués par les bombardiers américains. Pour ceux situés près d'une ville ce fut terrible : Pont-Saint-Esprit, Bourg-Saint-Andéol, Valence : la préfecture, une partie de l'hôpital flambèrent. De Marsanne, on voyait le ciel tout rouge toute la nuit...

Pendant ce temps, les armées allemandes avançaient lentement à travers les Alpes ; tandis que les armées américaines aidées par les réfractaires et utilisant le relief allaient à leur rencontre.

C'est ce qu'Allemands et Américains appelèrent « La bataille de Montélimar »...

Puis...

« Lundi 28 août 1944, 19 heures au balcon de la mairie, le capitaine GRESSE de l'Armée américaine,

Installe le COMITÉ de LIBÉRATION du VILLAGE.

En font partie messieurs :

André JULLIEN,

Hubert BLACHE,

Louis CHAMBOREDON,

Albert COTTE,

Simon GILLES,

Fernand GUILLON.

Quelques jours plus tard, à la demande du parti communiste, le comité l'élargissait en s'adjoignant messieurs :

Aimé BROCC,

Victor LECLERQ,

Marius MAZOYER,

Maurice MONGE.

Le buste de la République est apporté sur la maison pavoisée de drapeaux tricolores.

Un Donzérois crie: « Descends-le que je l'embrasse ».

Certifié exact,

Le Président du Comité de Libération. »

"Recherches Donzéroises" n°33, pp.29-32, 2007.